

Effets de raccomodement produits par l'écriture rétrospective chez d'anciens appelés d'Algérie

Introduction à une thèse en Sciences de l'Éducation soutenue en novembre 2012

Corinne Chaput-Le Bars

Responsable du PREFAS à l'IRTS de Basse-Normandie.

J'ai fait la rencontre de Scholastique Mukasonga au moment de l'atroce apogée du génocide du Rwanda, en 1994, et j'ai assisté, impuissante, à sa détresse. Trente-sept membres de sa famille, restés au pays, et dont le seul tort était d'être Tutsi, y ont péri.

En 2006, Scholastique publiait son premier livre et en janvier 2008, lorsqu'elle est venue, à ma demande, à la rencontre des étudiants en travail social pour témoigner de sa résilience par l'écriture, elle venait d'achever son second ouvrage qui paraîtrait deux mois plus tard, auquel elle a ajouté depuis lors un recueil de nouvelles et, tout récemment, un roman inspiré de son expérience qui lui a valu le Prix Renaudot 2012¹.

De la lecture de ses deux premiers livres et de mes échanges avec elle, j'ai retenu en premier lieu cette phrase : « Les assassins ont voulu effacer jusqu'à leur mémoire mais, dans le cahier d'écolier qui ne me quitte plus, je consigne leurs noms et je n'ai pour tous les miens [...] qu'un tombeau de papier »². L'importance de ce tombeau symbolique a été traduite ainsi par l'auteur de la postface : « ce qui prédomine, dans ce récit, explique-t-il, c'est le remords des survivants [...]. D'où ce désir manifeste de donner aux disparus une digne sépulture de mots à la fois pour apaiser les vivants et sanctifier les morts »³.

Scholastique Mukasonga nous a fait nous approcher du linceul, encore un peu plus près des corps, désespérément recherchés et jamais retrouvés : « Maman, je n'étais pas là pour recouvrir ton corps, écrit-elle, et je n'ai plus que des mots – des mots d'une langue que tu ne comprenais pas – pour accomplir ce que tu avais demandé. Et je suis seule avec mes pauvres mots, et mes phrases, sur la page du cahier, tissent et retissent le linceul de ton corps absent »⁴, à l'instar d'une Pénélope qui attend le retour d'Ulysse. Mais ici, l'espoir de revoir sa famille n'est plus ; l'unique espoir est de pouvoir lui offrir le repos. D'ailleurs, elle a bien conscience de sa chance : « Je me devais d'écrire, pour ma famille, mais aussi pour tous les habitants de Nyamata [...]. Je suis privilégiée par rapport aux autres rwandais d'avoir pu écrire »⁵, m'a-t-elle confié.

Elle exprimait en même temps une limite, celle de la réactivation de la souffrance : « Ce livre est le linceul dont je n'ai pu parer ma mère. C'est aussi le bonheur déchirant de la faire revivre... »⁶. Bonheur déchirant, magnifique oxymore qui en rappelle un autre, non moins beau, celui du *Merveilleux malheur* de Boris Cyrulnik⁷, mais qui dit aussi combien la plaie ne pourra jamais se refermer tout à fait.

En outre, si l'on mesure à quel point le tombeau de papier et le linceul tissé par ses mots pour sa mère sont essentiels, le récit ne comble pas tout. « Si tu n'as pas de lieu, me dit-elle un jour, tu ne peux pas faire le travail de deuil complètement. D'ailleurs, dans les années qui ont suivi le génocide, si je passais devant une église où se déroulait un enterrement, j'entrais et je pleurais à chaudes larmes. Les gens se retournaient et me plaignaient d'avoir tant de chagrin pour le défunt dont j'avais sûrement dû être très proche alors que je pleurais juste parce que j'étais jalouse de ceux qui pouvaient enterrer les leurs »⁸.

Quatre ans plus tard, l'auteure publiait son quatrième ouvrage et obtenait une récompense prestigieuse s'il en est. Elle devenait encore davantage l'emblème d'une résilience réussie par le récit autobiographique tout en admettant être désormais frappée du sceau de la vulnérabilité pour laquelle le récit ne pouvait pas tout.

Le cahier d'écolier qui suit toujours mon amie Schola où qu'elle soit, m'avait, à l'époque où est paru son premier livre, renvoyée à un autre cahier d'écolier. Mon père avait soixante-trois ans au moment où,

¹ Notre Dame du Nil. Paris : Gallimard, 2012.

² MUKASONGA Scholastique. *Inienzy ou les cafards*. Paris : Gallimard, 2006, 160 p., p.158.

³ Ibid, 4^{ème} de couverture.

⁴ MUKASONGA Scholastique. *La Femme aux pieds nus*. Paris : Gallimard, 2008, 145 p., p.13.

⁵ MUKASONGA Scholastique. 2008. Notes personnelles

⁶ MUKASONGA Scholastique. *La femme aux pieds nus*, Ibid, 4^{ème} de couverture.

⁷ CYRULNIK Boris. *Un Merveilleux malheur*. Paris : Odile Jacob, 2002, 218 p.

⁸ MUKASONGA Scholastique. Notes personnelles.

comme Schola, il a pris la plume pour raconter son histoire. En effet, comme tous les jeunes Français de sa génération, il avait eu la malchance de devoir faire son service militaire durant la Guerre d'Algérie. « Lorsqu'il est revenu, il n'était plus le même », avait toujours dit ma mère depuis que j'étais en âge d'avoir des souvenirs. Il n'avait quasiment jamais parlé de ce qu'il avait vécu de l'autre côté de la Méditerranée pendant une trentaine d'années. Seules les questions de ses petits-enfants, surtout de l'un de ses petits-fils, l'avaient amené à revenir sur cette période de sa vie, à la fois si courte si on se fie au temps officiel, et si longue si l'on envisage un seul instant son intensité et les traumatismes qu'elle avait pu engendrer.

Et puis un jour, ma mère m'a soufflé entre deux portes : « Ton père a commencé à écrire ses souvenirs d'Algérie ». C'était comme si elle craignait, en parlant à haute et intelligible voix, de l'arrêter dans son élan, comme si ses premiers pas dans l'écriture étaient tellement incertains et fragiles qu'il ne fallait pas y croire trop vite. Elle avait tort d'ailleurs, car une fois lancé, rien ni personne ne pouvait vraisemblablement l'arrêter. Il a rempli une bonne douzaine de cahiers de son écriture simple et lisible d'un homme soucieux d'être compris. Il a écrit entre 1999 et 2000, surtout l'hiver, quand il n'était pas convoqué dehors par les beaux jours.

Mon père a toujours su, je pense, mon appétence pour la lecture et l'écriture. C'est peut-être pour cette raison, mais peut-être pour d'autres, qu'il n'a pas paru étonné lorsque je lui ai demandé de me confier ses cahiers, une fois la première version achevée. Avec la complicité de ma mère, qui était d'accord pour rémunérer quelqu'un, j'ai "recruté" une secrétaire pour saisir le manuscrit. Je lui ai rajouté un titre, j'ai rédigé un court avant-propos, j'ai agrémenté la première et la quatrième de couverture de deux cartes postales venues tout droit d'Algérie grâce à une collègue de travail, et j'ai fait relier le tout.

De temps à autre, mais somme toute assez rarement, mon père s'enquêrait auprès de moi de ce que devenaient ses cahiers mais je ne peux pas concevoir qu'il ait pu être dupe. Il a donc, selon moi, très bien joué la comédie de la surprise lorsque je lui ai avoué enfin ce qui se préparait. Par contre, quand le jour de son anniversaire, sans crier gare, je lui ai remis le "tapuscrit" dans sa forme finale, son émotion n'était pas feinte. Ce jour là, c'est une des rares fois où j'ai vu pleurer mon père.

Et puis, après quelque temps (peut-être était-il soulagé d'avoir notre assentiment ?), ma mère, une fois de plus, et toujours dans un souffle, m'a appris : « Tu sais, ton père a recommencé à écrire, je crois qu'il n'a pas tout dit ! ». Par la suite, évolution notable, c'est lui qui m'a très explicitement demandé si je pouvais faire intégrer les ajouts qu'il venait d'apporter à son récit. Et c'est mon fils, devenu en âge de le faire, qui s'est chargé de la frappe, et que son grand-père a tenu à rétribuer, à l'instar de la secrétaire dont, a posteriori, il avait découvert l'existence. De mon côté, j'ai remanié et complété le petit avant-propos que j'avais rédigé précédemment.

Satisfait, me semble-t-il, du résultat final, il m'a alors demandé si je pouvais le faire reprographier en plusieurs exemplaires pour ses enfants et petits-enfants, puis pour quelques amis de son âge ayant traversé les mêmes épreuves. La dernière phase d'écriture, et non la moindre, fut consacrée à la dédicace qu'il décida d'adresser à chacun de ses six enfants et petits-enfants. Dédicace personnalisée, tenant sur une page, entre la première de couverture et l'avant-propos, et que, selon les dires de celle qui partage sa vie, il eut parfois de la peine à écrire, tant sans doute il avait envie de la soigner, en trouvant les mots justes pour chacun. Peu après, s'étant enfin initié à l'informatique et à Internet, il a découvert des sites relatifs à la guerre d'Algérie et il exprimait, avec un étonnement d'enfant, son plaisir de retrouver des lieux et des personnes qu'il avait fréquentés à l'époque.

Mon sentiment était que ce récit l'avait libéré, n'ayant de cesse, cinquante ans plus tard, de retrouver ses souvenirs, qu'il avait pourtant mis tant d'énergie à cacher. Et pourtant, il me semblait alors qu'écrire se heurtait, pour beaucoup d'autres, tantôt à des problèmes techniques, tantôt à des peurs plus irrationnelles. Certains, qui avaient pourtant vécu des expériences exceptionnelles, avaient le sentiment qu'ils n'auraient rien à dire ou que leur témoignage n'aurait aucune valeur en comparaison de tel auteur ou chercheur reconnu. Pour d'autres, le temps était un compagnon nécessaire ou subi : il faudrait douze ans à Schola entre le génocide rwandais et la parution de son premier livre et quarante ans à mon père entre son retour d'Algérie et la touche finale apportée à son premier récit. Dans ces deux derniers cas, même si la démarche d'écriture ne revêtait pas les mêmes enjeux, il s'agissait néanmoins de « situations extrêmes », expression empruntée au titre d'un colloque auquel j'avais assisté en juin 2008 à l'Université de Nantes⁹. En effet, il s'agissait de parler de la mort, celle qui n'avait pas voulu d'eux, celle dont ils avaient cependant porté le

⁹ Les histoires de vie au défi des situations extrêmes. Organisation pédagogique et coordination : Martine LANI-BAYLE et Marie-Anne MALLET. Université de Nantes. Formation continue. 14 juin 2008. Notes personnelles.

fardeau durant si longtemps, celle qui était passée tout près et qui avait emporté la mère ou le camarade, celle qui ne les avait pas choisis et dont ils voudraient être sûrs qu'elle ne s'était pas trompée. Pour moi, à l'époque où je décidai de travailler ces questions, le silence d'une ou plusieurs décennies signifiait la peur, la culpabilité, le souci de ne pas écraser l'autre de ses états d'âme ; il s'agissait de la honte aussi, honte d'être là et pourtant d'oser se plaindre.

Cette conviction intime que l'écrit était libérateur était donc en même temps ébranlée, et pas seulement par la difficulté qu'avait eue mon père à parler de son expérience, mais aussi parce que des exemples célèbres attestaient de l'échec de l'entreprise ou venaient pour le moins la mettre en question. Pourquoi Primo Lévi et Bruno Bettelheim s'étaient-ils suicidés si longtemps après avoir écrit le récit de leur déportation ? Pourquoi leurs livres ne les avaient-ils pas sauvés de leurs fantômes ? Et a contrario, pourquoi Wladyslaw Szpilman avait-t-il pu, après la publication de son récit relatif à son expérience innommable dans le ghetto de Varsovie, et bien qu'il eût été censuré par le régime communiste pendant cinquante ans, reprendre le cours de sa vie, et notamment une carrière internationale de compositeur et de pianiste ?

Fort de ces deux expériences autobiographiques abouties (celle d'un parent et celle d'une amie), riche de cette conviction qu'elles avaient apporté à leurs auteurs du soulagement, mais demeurant néanmoins dans le doute, j'ai souhaité approfondir une série de questionnements, dans un travail de recherche que j'ai voulu tout à la fois rigoureux et engagé.

Rigoureux parce que je me suis efforcée de tendre vers l'objectivation (je préfère le mot objectivation à celui d'objectivité : le second est une illusion, là où le premier dit l'effort fait pour tendre vers la distanciation nécessaire avec un objet de recherche mais sans l'illusion d'y parvenir tout à fait) et c'est avec cette posture que j'ai souhaité aller à la rencontre de différents auteurs et de différents concepts afin, précisément, de me décentrer de mes propres perceptions et représentations de mon objet, liées à mon parcours personnel, mes expériences, les témoignages des proches qui m'entouraient.

Engagé parce que mon enquête de terrain s'est appuyée sur quatre récits autobiographiques d'anciens appelés en Algérie durant la guerre du même nom. En ma qualité de fille d'appelé, j'ai perçu la légitimité que me conférait cet héritage. J'étais la complice des narrateurs, complice au sens noble du terme, celle qui connaît, celle qui comprend, celle qui n'a pas nécessairement besoin des mots pour concevoir ce qui est ressenti. J'étais cet « autrui significatif » dont parle Daniel Bertaux¹⁰. C'est du reste cette proximité qui m'a fait m'exclamer lors d'une journée d'étude organisée par l'association d'anciens combattants 4acg (Association des anciens appelés et leurs amis contre la guerre)¹¹ : « Vous êtes ma famille », cri du cœur qui a été salué par un petit tonnerre d'applaudissements de la salle. Ma sincérité devait être manifeste car comment auraient-ils pu savoir, tous ces anciens appelés d'Algérie, que j'avais oublié les notes que j'avais consciencieusement préparées pour cette table ronde et que j'avais été contrainte à improviser ? J'avais bel et bien le sentiment d'être leur nièce et cette filiation devait être à la fois assumée et contenue. Assumée pour pouvoir co-construire avec les quatre narrateurs leur histoire de vie, au sens où la définit Alex Lainé¹² ; contenue pour que la « participation à la faute » ne puisse prendre le pas sur « l'accord profond ».

La première partie de cette recherche s'appuie sur des recherches documentaires, dans lesquelles je cède la place à des auteurs qui développent des concepts de nature à apporter un éclairage théorique sur les effets de l'écriture chez les personnes ayant souffert de traumatismes de guerre. Elle définit ce que l'on entend aujourd'hui par situation extrême et lorsque l'on emploie le concept de traumatisme. Elle explique comment a émergé ce nouveau paradigme, depuis un siècle environ, comment il a été traité, en premier lieu par le milieu médical et comment, désormais, il est investi par le champ des sciences humaines et sociales. Elle tente de comprendre également pourquoi la transmission des émotions violentes qui accompagnent les traumatismes est si difficile et ce qui peut néanmoins la motiver, pour terminer par les effets que produit cette transmission.

La suite consiste à présenter les histoires de vie de quatre anciens appelés d'Algérie qui ont écrit le récit de leur expérience traumatique. Partant d'extraits originaux de ces récits de vie, elle propose une

¹⁰ BERTAUX Daniel, Histoire de vie, *Recherches, formations, pratiques*, 1990, n°126, p.16.

¹¹ Colloque « Mémoires des Anciens Appelés en Algérie et construction d'historicités », 21 novembre 2012, Université permanente de Nantes.

¹² LAINE Alex, *Faire de sa vie une histoire : théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*, Paris : Desclées de Brouwer, Collection Sociologie clinique, 2007, 276 p., p.142.

analyse des faits qu'ils ont rapportés, des émotions et sentiments qui les ont habités au moment où ils les ont traversés. Ensuite, elle formule des hypothèses quant aux raisons qui les ont conduits à se taire pendant plusieurs décennies, puis quant à celles qui ont mis le point final à ce long silence, pour finir par envisager les effets produits par l'écriture de leur récit. Effets regroupés sous le terme un rien désuet de *raccommodement*, mais qui semble très adéquat en la circonstance.